ciper à tous les avantages de leur société. Et comme les liens de cette société, bien loin de se relâcher par une telle extension, sont au-contraire affermis par un nœud si cher, ils désirent d'y en ajouter de nouveaux, d'année en année, pour resserrer de plus en plus leur union sacrée.

XXV. *Famille : la plus naturelle des sociétés.*

Cependant les facultés du pere & de la mere se dégradent, leurs forces s'épuisent insensiblement : il arrive un temps où leurs rejettons deviennent leur appui & où ils reçoivent par leurs mains la juste récompense des avances qu'ils leur ont faites. Nul homme ne peut se suffire à lui-même dans tous les âges ; l'enfant est assisté par son pere, le vieillard est assisté par son fils, l'adulte rend à l'un & prête à l'autre. Ce sont des devoirs & des droits réciproques, d'où dépend le bonheur de tous & de chacun.

Sur ce double fondement, la société est une & simple ; on l'appelle famille. Le pere en est le chef naturel, la femme qui lui est adjointe n'est pas moins revérée, tous les enfans en sont les membres également précieux ; tous s'aident mutuellement : les peines en se partageant

Digitized by Google

ſont allegées; les plaiſirs ſont doublés en-ſe communiquant, & le ſort de chacun eſt incomparablement plus heureux que s'il lui falloit vivre iſolé.

XXVI. *Multiplication des Familles.*

Quelque unis que les freres ſoient entr'eux, dès que l'âge les a mûris, ils contractent des liaiſons plus intimes, en prenant chacun une compagne, & forment autant de nouvelles familles, qui ſe diſperſent néceſſairement de côté & d'autre. Dès-lors il ne leur eſt plus poſſible de mettre tous leurs travaux & tous leurs biens en commun.

Les devoirs & les droits réciproques de famille à famille ſont les mêmes que d'homme à homme.

XXVII. *Grande Société de pluſieurs familles.*

Les hommes, quoique multipliés, n'ont pas oublié qu'ils ſont freres; pluſieurs familles ſe concertent pour former entre elles une ſociété qui, quoique moins intime, ſera également avantageuſe à tous.

Cette ſociété de familles, ou nation ou grande famille, a des devoirs, des droits & des biens communs, & chacune des familles particulieres a ſes devoirs, ſes droits & ſes biens propres.

Digitized by Google

XXVIII. *Devoirs de chaque Famille.*

Les devoirs de chaque famille sont
1°. Par rapport à elle-même :
De pourvoir à sa subsistance particuliere.
2°. Envers la société :
De concourir au bien public, à proportion de ses moyens, en consacrant une portion de ses biens, ou de ses travaux, aux besoins communs de la société.

XXIX. *Droits de chaque Famille.*

Les droits de chaque famille sont :
1°. De jouir de ses biens propres & du fruit de ses travaux.
2°. De participer aux biens & aux avantages de la société.

XXX. *Devoirs de la Société.*

Les devoirs de la société sont :
1°. De prendre soin des biens communs, & de les appliquer aux besoins publics.
2°. D'assurer à chaque famille la jouissance de ses biens particuliers.

XXXI. *Droits de la Société.*

Les droits de la société sont :
1°. De déterminer la quotité des contributions nécessaires aux besoins publics.

Digitized by Google

2°. De repartir ces contributions sur chaque famille, à proportion de ses moyens.

3°. De les percevoir & d'en faire l'application.

XXXII. *Multiplication des Peuples.*

L'Univers est trop vaste, & le nombre des hommes est trop grand pour qu'il leur fût possible de se réunir en une seule société, & de concerter des entreprises communes entr'eux tous. Ainsi les peuples ont formé diverses sociétés indépendantes les unes des autres.

Les devoirs & les droits réciproques de peuple à peuple sont précisément les mêmes que de famille à famille, ou d'homme à homme.

XXXIII. *Conclusion.*

Ayant trouvé ce Code gravé dans mon cœur, je promets à Dieu, aux hommes, & à moi-même de l'observer toute ma vie.

A Paris, ce 10 *Mars* 1768.

J. BARBEU DUBOURG.

Digitized by Google

VERS prononcés sur le théâtre de Ferney avant la représentation d'Alzire ; par M. de la Harpe, en 1764.

Les créateurs des arts, les maîtres du genie,
Précepteurs & sujets de l'antique Ausonie,
Les Grecs, dans l'appareil de leurs solemnités,
Dans les jeux immortels qu'on n'a point imités,
Ouvrant la lice de la gloire,
Appelloient les talens jaloux de la victoire :
Là se réunissoient aux yeux des nations
Le masque de Thalie & la lyre hautaine,
Les touchantes illusions
De la plaintive Melpomene ;
Vénus offrant encor de plus brillans appas
Sous le ciseau de Praxitele,
Jupiter de la foudre armé par Phydias,
Et les héros plus grands sous le pinceau d'Appelle.
Là tout prêt d'achever un siécle de travaux,
Sophocle, ranimant sa tragique éloquence,
Triomphoit à cent ans de ses jeunes rivaux.
C'est-là que ce vieillard, aux yeux d'un peuple immense,
Vainqueur à son dernier moment,
Baissant, sous les lauriers, sa tête apesantie,
Exhaloit dans la joie & le ravissement
Les restes brillans de sa vie.

Digitized by Google

Si le Sophocle des Français
Vouloit briguer encor les prix de Melpomene
Qui jadis l'adopta dès ses premiers essais,
Cet athlete indompté retrouveroit sans peine
Et son génie & ses succès ;
Mais dans l'art de penser sa vieillesse affermie
Semble se consacrer à des emplois plus grands ;
Entre la bienfaisance & la philosophie
Il partage tous ses talens ;
Il orne, il enrichit ces paisibles rivages ;
Tout se ressent ici de ses soins généreux :
Son sort est de donner, & des leçons aux sages,
Et des secours aux malheureux.
Nous, à ses vers touchans où la vertu respire,
Où de l'humanité, dont il soutient les droits,
On éprouve le doux empire,
Nous prêrons, je l'avoue, une trop foible voix ;
Mais sans l'art des acteurs il est bien sûr de plaire ;
Lui-même il embellit nos jeux & nos loisirs ;
Il nous attendrit, nous éclaire,
Et nous instruit dans nos plaisirs.

RÉPONSE de M. de Voltaire.

Des plaisirs & des arts vous honorez l'asyle,
Il s'embellit de vos talens :
C'est Sophocle dans son printems,
Qui couronne de fleurs la vieillesse d'Eschile.

Digitized by Google

HOMMAGE à Sa Majesté le Roi de Dannemarck qui lui a été présenté par la Muse Limonadiere, le 8 Novembre 1768.

N'AVOIR que dix-neuf ans, & se voir déjà Roi,
C'est sans doute un grand avantage;
Mais c'en est un plus grand d'être maître de soi,
De montrer un génie aussi vaste que sage.
Je naquis sous une autre loi;
Mais mon Roi si cheri, si révéré par moi,
Lui-même approuveroit l'hommage
Que je présente devant toi.
Aimable souverain, cœur vraiment héroïque,
Quel heureux spectacle offres-tu?
Sur les bords de la Mer Baltique,
Ton peuple sûr de ta vertu
Et fortuné sous ta conduite,
A remis dans tes mains un pouvoir sans limite,
Et pouvant regner en sultan,
Ou comme le rival de Pierre,
O Christian, ton cœur préfére,
De gouverner comme Trajan.

Digitized by Google

HOMMAGE de ma fille, âgée de dix ans.

O vous, l'un des plus jeunes Rois,
Vous venez orner ce rivage;
Agréez que ma foible voix,
De ma mere aujourd'hui vous repéte l'hommage,
A votre bonté j'ai des droits
Par mon respect & par mon âge.

Par la Muse Limonadiere.

AU Roi de Dannemarck sur son voyage à Paris en 1768.

CHRISTIAN, prince aimable, au printems de ton âge,
Eh, quoi! tu peux quitter trône, épouse & sujets?
Oui, tu vas, embrassant les plus nobles projets,
Du grand art de regner faire l'aprentissage.
C'est ainsi qu'autrefois un monarque (1) du Nord,
Ce héros, dont la main a fondé son empire,
Dont le puissant génie a sçu fixer le sort
Heureux dans ses états, voyagea pour s'instruire.
Il vint en France; alors un héros (2) comme lui

(1) Pierre Premier.
(2) Philippe, régent du royaume.

Digitized by Google

De l'empire des lys étoit dépositaire ;
Ce prince en fut le pere, & la gloire & l'appui,
Et quand il termina son illustre carriere,
Il avoit sçu former pour l'honneur de la terre
Le héros (1) que tu viens admirer aujourd'hui.
LOUIS & CHRISTIAN, monarques magnanimes,
L'amitié doit regner sur vos ames sublimes.
Qu'il est doux pour deux Rois de pouvoir s'estimer !
Vous vous ressemblez trop pour ne pas vous aimer :
Le ciel vous accorda, dans un jour de clémence,
Aux vœux du Dannemarck, aux desirs de la France,
Il a mis dans vos cœurs la générosité,
La foi, la bienfaisance avec l'humanité :
C'est sur tant de vertus que notre espoir se fonde,
Soyez toujours unis pour le bonheur du monde.

COMPLIMENT à Madame la marquise de Talleyrand, le jour de son arrivée à Rheims.

QUE pour moi ce jour est heureux !
Celle qui donna la naissance

---

(1) Louis le Bien-Aimé.

Digitized by Google

Au ſage Talleyrand, enfin par ſa préſence,
Vient de charmer nos cœurs & d'embellir ces lieux.
Dans peu de ce bas monde, il faudra que je ſorte
En le quittant, au moins, je me dirai : j'ai vu
Tout-à-la-fois la femme forte
Et la mere de la Vertu.

De Saulx.

L'EXPLICATION de la premiere énigme du Mercure de Novembre eſt le *ſommeil;* celle de la ſeconde eſt *vin ;* celle de la troiſiéme eſt *Eſprit ;* celle de la quatriéme eſt *corps de baleine ;* le mot du premier logogryphe eſt *œuf*, dans lequel on trouve *Eu*, *fou*, *feu*, *ouf ;* le mot du ſecond eſt *orange*, dans lequel on rencontre *or*, *ange*, *orge*, *an*. Celui du troiſiéme eſt *imprimeur*, où l'on voit *meri*, *remi*, *ive*, *ire*, *ivre ;* celui du quatriéme eſt *if* & *fi!*

ÉNIGME.

JE fuis une mere barbare,
Dont le ſeul aſpect me détruit ;
Mais quoiqu'inceſſamment mon pere nous ſépare
A chaque inſtant, malgré ce ſort bizarre,
L'un & l'autre me reproduit.

AUTRE.

Digitized by Google

AUTRE.

DANS les lieux où je ſuis, par un art fort plaiſant
Je parois, diſparois, preſque dans le moment.
Hélas! faire ſouffrir fut toujours mon partage.
Je vous en veux auſſi, ſexe aimable & charmant.
Qu'un autre par amour vous marque ſon hommage;
Quant à moi, c'eſt mon goût, je fais votre tourment.
Fuyez-moi; car je mords, mais je n'ai pas la rage.
Quel deſtin! direz-vous, quel malheureux talent!
Ce n'eſt pas tout; par fois auſſi leſte qu'un page,
Pour livrer un aſſaut, j'approche doucement
D'une belle au gentil corſage:
Soudain on crie, on fait tapage;
On me pourſuit, on dit entre les dents:
Si je te tiens, ſi je te prends,
C'eſt fait de toi!... Fatale deſtinée!
Mourir ſi-tôt! à peine étois-je née.

AUTRE.

LA pauvreté m'enorgueillit;
Pauvre je me redreſſe.
Et quand la fortune me rit,
Opulent je m'abaiſſe.

Digitized by Google

Mes cheveux couvrent mon trésor
Dans leur verte jeunesse,
Dès qu'ils deviennent couleur d'or
Ils tombent de vieillesse;
Vos ayeux, en vrais étourdis,
Ont causé leur misére,
Pour avoir dépouillé jadis
Mon oncle ou mon grand pere.

AUTRE.

Je ne suis qu'un lambeau, mais cher & précieux,
Dont souvent on fut orgueilleux,
On me façonne en de toile ou d'étoffe.
Jadis je fus le bien de plus d'un philosophe.
Maintenant je suis le trésor
D'un hébreu, d'un soldat, & qui plus est encor,
D'une nombreuse & sainte hiérarchie,
D'un pélerin, d'un matelot,
Et sur-tout d'un mortel qui pleure & s'humilie
Pour obtenir le plus sacré dépôt.

Par M. de Boussanelle, maître de comp de caval. capit. au Commissaire-général.

LOGOGRYPHE.

Je dois mon existence à la commune mere.
Suis-je bon ou mauvais? Je ne sçais qu'en penser.

Digitized by Google

Aux uns j'ai le bonheur de plaire,
A d'autres je déplais au point de les blesser.
Réunir tous les goûts n'est pas petite affaire.
Je suis pourtant utile ; eh! qu'importe ici bas
Qu'on soit utile ou non, dès-lors qu'on ne plaît pas!
On prétend que je nuis à l'art d'une coquette ;
Je répare ce tort ailleurs qu'à la toilette.
De mes combinaisons on voit bientôt la fin ;
Que faire avec trois pieds ? C'est un si petit train ;
Un mot qu'à tout instant on dit en Allemagne,
Aussi commun dans la Basse-Bretagne.
De plus encore excellent vin,
Un des sept tons de la musique ;
Un prophète en crédit chez le peuple Persan.
Faut-il encor que je m'explique ?
Une fille d'Atlas, une autre de Laban.

AUTRE.

N'APPROCHEZ point, lecteur, de mon laboratoire ;
Mon ouvrage n'admet ni témoins ni rivaux.
Si quelque curieux d'une malice noire
Vient troubler mes travaux,
Au moindre mouvement je quitte aussi-tôt prise,
Pour me garantir de la mort :
Quand par malheur je suis surprise,

Digitized by Google

On me prépare un mauvais sort.
La nature, dit-on, m'a refusé la vue;
Je n'en ai pas besoin dans mon petit caveau,
Où jamais le soleil ne porta son flambeau;
J'y labourre pourtant sans bœufs & sans charrue...
Si vous m'ôtez le chef, vous n'aurez que ma peau,
Ne la méprisez pas, elle est presqu'aussi fine,
Aussi brillante que l'hermine...
Par un retranchement nouveau,
Si vous me coupez queue & tête;
Admirez l'heureux changement;
Je cesse pour lors d'être bête,
Et je renferme un parlement...
Quelqu'un d'un main scélérate
Voudroit-il m'arracher le cœur,
Au lieu de me venger, je lui donne la pate.
Mes deux pieds & mon chef font un vent peu flateur,
Moins gracieux que le zéphire,
Mais qu'on n'entend jamais sans rire...
Chez moi l'on trouve encore un perfide élément
Deux petites cités du royaume de France,
L'une de Normandie, & l'autre de Provence...
Un instrument à vis utile au serrurier
Pour limer le fer ou l'acier...
Enfin pour terminer ce bizarre programe,
Un jésuite fameux donne mon anagrame.

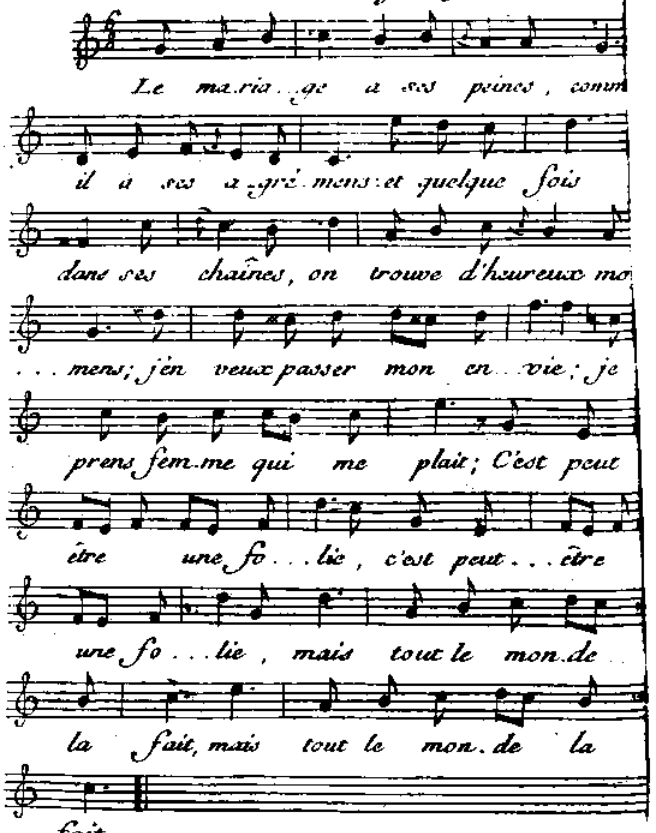
Par Mlle Germain de Rétay, près de Linieres en Berry.

Digitized by Google

Digitized by Google

AIR

De La Meuniere de Gentilly



de l'Imprimerie de Récoquillé rue du Fein St. Jacques

Digitized by Google

AUTRE.

Sans usurper les droits de la Divinité,
Je fus & je serai de toute éternité ;
Mais avec un rapport de si grande importance
Je ne suis cependant qu'un défaut d'existence.
Lecteur, tu me tiens pour le coup,
Avec trop de clarté je sens que je m'explique ;
Q'importe. Pousons jusqu'au bout.
J'offre une note de musique
Qui fait la moitié de mon tout.
Un mot latin indéclinable
Forme l'autre partie. En vérité, je croi
Qu'on se donneroit bien au diable
Pour tirer, cher lecteur, autre chose de moi.

AIR : *De la Meuniere de Gentilly.*

I.

Le mariage a ses peines
Comme il a ses agrémens,
Et quelquefois dans ses chaînes
On trouve d'heureux momens ;
J'en veux passer mon envie,
Je prends femme qui me plaît ;

Digitized by Google

C'eſt peut-être une folie,
Mais tout le monde la fait.

II.

Je ſçais quel ſort eſt le nôtre,
Et ce qu'on dit des maris;
Mais je ferai comme un autre
Si par malheur j'y ſuis pris.
J'en veux, &c.

III.

A quoi bon, la nôce faite,
Y regarder de ſi près?
Pour trouver femme parfaite
Il faudroit la faire exprès.
J'en veux, &c.

Les paroles ſont de M. Meunier, & la muſique eſt de M. de la Borde.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Deſcription de la Corſe, des mœurs & coutumes de ſes habitans, ſuivie d'une relation de la campagne que les troupes françoiſes ont fait en l'iſle de Corſe, en 1739. A Paris, chez Vente, libraire, Montagne Ste Genev. *in* 12. 168 pag.

On commence par décrire le naufrage

Digitized by Google

de six compagnies du régiment de Cambresis envoyé en Corse en 1738. La conduite de M. de Beuvrigny les sauva ; on décrit ensuite l'isle de Corse ; on s'arrête sur sa situation, sa division, ses rivieres, ses villes, son climat, &c. On entre dans quelques détails sur l'origine du peuple qui habite cette isle. Il est vraisemblable que les Grecs y envoyerent la premiere colonie 560 ou 70 ans avant J. C. Les Corses furent soumis aux Romains à l'exception des Montagnards qui ne le furent jamais entierement ; les empereurs y releguerent souvent des criminels ; Seneque y passa huit ans entiers. Les Mahometans s'en emparerent dans la suite ; les Chrétiens les en chasserent dans le treiziéme siécle. L'isle fut soumise aux Génois qui reçurent son premier serment de fidélité en 1289. L'auteur traite des mœurs & des usages des Corses ; nous ignorons s'il les connoît, il les peint tels que des barbares ; les Sauvages de l'Amérique septentrionale n'offrent pas des coutumes plus grossieres, ni plus ridicules. Les Corses sont devots & superstitieux, bons Catholiques à l'extérieur, & n'ont en effet point d'autre religion que leurs passions & leurs intérêts ; ils observent scrupuleusement

Digitized by Google

les abſtinences & les jeûnes ; ils ſe garderoient bien de manger de la viande pendans ces jours, mais ils ne feront aucune difficulté d'aſſaſſiner leurs ennemis. Les moines ſont en grande vénération parmi eux ; un Corſe n'en rencontre point ſans ſe mettre à genoux, pour lui demander ſa bénédiction & ſa main à baiſer ; il ſe croiroit mal marié s'il ne prenoit une femme de la main d'un moine ; dès qu'un pere a une fille nubile, il prie un religieux de lui chercher un époux ; celui-ci va l'offrir de maiſon en maiſon, quand il a trouvé un garçon il le mene chez la fille, ils ſe touchent dans la main, & le contrat s'écrit ſur le champ. Après cette céremonie l'homme ne peut plus ſe dédire ; il lui en coûteroit la vie, s'il le faiſoit. Pendant le temps de la publication des bans, il va toutes les après-midi ennuyer ou déſennuyer ſa maîtreſſe ; il chante devant elle en s'accompagnant ſur une guitarre ; les parens, quelques riches qu'ils ſoient, ne le regalent jamais qu'avec un ſceau d'eau fraiche qu'ils mettent au milieu de la chambre pour déſalterer le muſicien & toute la compagnie. Le jour du mariage il ſe rend le dernier à l'égliſe, il ſe retire ſeul, on lui amene ſa

Digitized by Google

femme ; après une légere collation, il lui fait un signe, la jeune épouse se rend aussi-tôt dans une chambre secrete. Là elle commence à donner des marques de l'obéissance & de la soumission la plus profonde ; elle se deshabille toute seule ; le mari, sans lui faire le moindre compliment, passe une demie-heure avec elle ; il la quitte, & tout le monde vient la féliciter. Dès le lendemain elle travaille à la terre, coupe du bois, le voiture sur sa tête. Quand un paysan Corse se marie étant veuf, & qu'il épouse une fille, il donne un sequin à chaque garçon du village pour les dédommager du tort qu'il leur fait en leur enlevant cette fille ; si c'est une veuve qui épouse un garçon, elle paye de même les filles de son village. La jalousie des Corses est bien extraordinaire & bien contraire à leurs préjugés. Ils disent que Dieu, en créant la terre, y jetta douze onces d'honneur ; les femmes Corses en prirent onze pour leur part ; les autres femmes du monde partagerent la derniere entre-elles. Malgré cela ils les persécutent sans cesse ; ils les battent cruellement, & une femme qui n'est battue que deux fois la semaine, se croit au comble de la félicité, & est enviée de toutes ses voisines.

Digitized by Google